

Robert Oppenheimer : Je crois que ce qui est unique pour le savant, c'est qu'il lui faut non seulement chercher la vérité, mais la proclamer.

P. DESGRAUPES : *Je crois pouvoir vous dire, je crois devoir vous dire, même, que l'émission à laquelle vous allez assister ce soir n'est pas une émission comme les autres. Sans doute, vous attendiez cela déjà à propos d'autres émissions, mais ce soir, seulement, c'est vrai. Ça n'est pas une émission comme les autres et voici pourquoi. D'abord, c'est parce que l'homme qui est en ce moment à côté de moi, que vous allez voir dans quelques instants et que j'ai ce soir le redoutable et intimidant honneur de vous présenter, n'est pas un homme comme les autres : c'est en effet le Professeur Robert Oppenheimer, dont je n'ai pas besoin de vous rappeler, j'imagine, qu'il est le père de la bombe atomique, de la bombe A, et qu'à ce titre, c'est lui qui a ouvert cette ère atomique, cet âge atomique, qui sans doute pendant longtemps encore nous plongera alternativement dans l'angoisse et dans l'espoir.*

Oppenheimer a régné sur la première grande cité atomique de Los Alamos, et il dirige aujourd'hui aux États-Unis une université qui elle non plus n'est pas comme les autres qui est l'Institut des études avancées de Princeton. Une autre raison fait aussi que cette émission de ce soir n'est pas comme les autres, c'est que depuis son séjour en France qui dure depuis plusieurs semaines, Robert Oppenheimer s'est dérobé à tous les interviews que la presse lui a demandés. Et cela donne un prix d'autant plus grand à sa présence ce soir devant les caméras de la télévision française alors qu'il est à la veille de son départ à nouveau pour les États-Unis. Enfin troisième raison qui fait que cette émission n'est pas non plus une émission comme les autres, c'est qu'elle n'a pas été préparée, qu'il n'y a pas de scénario établi d'avance : Robert Oppenheimer a eu la gentillesse de dérober dans un emploi du temps très chargé quelques instants avant son départ pour venir devant vous et nous ne pouvions guère lui demander de se prêter en plus, de trouver en plus dans son emploi du temps, le temps de venir se livrer à des répétitions. Vous allez donc voir devant vous un homme dont le destin est il faut le dire hors série et le spectacle pour vous sera simplement de le regarder et de l'écouter.

Il est un problème que l'on évoque, aujourd'hui, c'est un problème qui nous concerne tous finalement, nous, les profanes, aussi, c'est celui que je pourrais appeler celui des devoirs du savant. On est en présence aujourd'hui d'une science dont les conséquences sont d'une importance incalculable pour l'avenir de l'humanité et alors on se demande si le savant est parfaitement conscient, moralement conscient, de l'importance de cette découverte, et si cela lui impose à lui, savant, des devoirs qui sont différents de ceux que s'imposent les autres hommes.

R. OPPENHEIMER : Je crois que oui, mais pas beaucoup. je crois que le savant doit chercher la vérité, et s'il en trouve, il doit l'expliquer, il doit enseigner, il doit être sûr que ce qu'il a trouvé est bien compris. Le plus souvent, on le fait en publiant, en écrivant, en parlant, comme nous le ferons à Paris ces journées. Il y a des occasions, ou il y a des lois, ou des bonnes raisons, pour ne pas publier des résultats, parce qu'ils sont dangereux. Alors il faut être bien sûr, le savant doit être bien sûr, qu'il a bien expliqué ce qu'il a trouvé à son gouvernement, aux responsables. C'est pas si aisé. Il faut expliquer, il faut insister et il faut redire, il faut relire, et enfin il faut que le gouvernement reconnaisse que ça vaut mieux de le lire publiquement, d'être ouvert et franc, et

Interview de Robert Oppenheimer par Pierre Desgraupes, dans l'émission "Cinq colonnes à la une", archive de l'Institut National de l'Audiovisuel, 1962.

Référence : <https://www.youtube-nocomment.com/embed/5E0r-ssYI94>.

Transcription en L^AT_EX, Denise Vella-Chemla, juillet 2023.

d'expliquer les faits de la Nature, et les implications si on les sait, au public. Mais il y a des fois où le savant ne peut pas le faire lui-même. Il y a naturellement toujours les devoirs pour tout homme et les savants sont aussi des hommes. Mais je crois que ce qui est unique pour le savant, c'est qu'il lui faut non seulement chercher la vérité mais la proclamer.

P. DESGRAUPES : *Et personnellement, Monsieur le Professeur, comment éprouvez-vous ce sentiment des devoirs du savant en face d'un certain nombre de problèmes ; est-ce que vous en éprouvez des doutes dans l'attitude que vous devez suivre ?*

R. OPPENHEIMER : J'ai eu des doutes, je crois que nous avons tous eu des doutes sur le cours pratique, pas sur la connaissance. La connaissance, nous sommes pour la connaissance (*souriant*) et pour en savoir plus. Mais il y a beaucoup de choix pratiques. Et là, il y a de graves raisons humaines et politiques, où les savants diffèrent, mais où au moins il faut qu'ils cherchent à être clairs sur quelle est la vérité, et à être clairs aussi pour savoir si on en sait assez pour savoir la vérité. J'ai eu des doutes sur la bombe atomique et je crois que j'avais raison d'avoir des doutes (*souriant*). Et j'avais eu des doutes sur beaucoup de mesures pratiques. Mais comme tout le monde, pas comme savant, mais en simple homme.

P. DESGRAUPES : *Il y a une objection que le public fait quelquefois ou en tout cas une thèse qu'on entend quelquefois soutenir, Monsieur le Professeur, et qui est celle-ci : on entend dire quelquefois que devant les conséquences incalculables que peut avoir le développement de la recherche scientifique telle qu'elle existe aujourd'hui, on se demande s'il ne voudrait pas mieux quelquefois arrêter, si je puis dire, la science, comme si l'on pouvait, d'ailleurs, arrêter la science comme on arrête un film de cinéma ; je ne sais pas si c'est possible, alors la question que je vous pose c'est "Peut-on le faire et doit-on le faire ?"*

R. OPPENHEIMER : On peut avoir... On peut dire oui, on peut dire non, mais pour moi, c'est mauvais de ne pas connaître si on peut connaître, c'est mauvais de ne pas savoir ce qu'on peut savoir. Ça ne veut pas dire qu'il faut préparer tous les engins, toutes les techniques pratiques que la science permet. Il ne faut pas faire tout le mal que la science permet. Mais il faut savoir si on peut savoir. Je ne crois pas que cette pratique d'arrêter, si on le fait soi-même, les autres vont le faire. Je ne crois pas que c'est moral parce que c'est le destin de l'homme de savoir tout ce qu'il peut, et d'en vivre, de vivre avec cette connaissance. C'est un destin difficile mais si on ne cède à sa passion, si on ne tâche pas de vivre avec la connaissance, on n'est pas proprement un homme du tout.

P. DESGRAUPES : *Oui. Je vous ai posé cette question, d'ailleurs, simplement parce que je pensais m'attirer cette réponse ; je vois que Monsieur Leprince-Ringuet l'approuve largement.*

R. OPPENHEIMER : Je l'espère.

L. LEPRINCE-RINGUET : On ne peut pas arrêter la science, c'est une des grandes activités de l'homme : l'homme est fait pour connaître, pour savoir, pour découvrir un peu plus de vérité, pour trouver des lois nouvelles, pour faire des expériences nouvelles, c'est dans sa destinée la plus évidente. Et on ne peut jamais savoir quelles seront, en général, on ne peut jamais savoir quelles seront toutes les applications possibles ; on peut deviner souvent, on peut deviner parfois certaines

de ces applications ; par exemple, quand on a découvert la fission de l'uranium, on a bien pensé qu'il y aurait de l'énergie qui pourrait être libérée. Et encore, là, il y a de l'énergie qui peut être libérée rapidement, mais il y a aussi de l'énergie qui peut être libérée d'une façon pacifique et bénéfique pour l'humanité. C'est très difficile, pour le chercheur qui fait la découverte, de savoir et de peser immédiatement les possibilités ultérieures ; on ne peut pas le faire.

R. OPPENHEIMER : Surtout dans ce cas, parce que le chercheur qui faisait la découverte n'en savait rien. Mais j'insisterai : le fait qu'il faut savoir ne justifie pas que l'on fasse tous les engins, toutes les machines, toutes les applications, de ce savoir. C'est là **une question humaine, une question de la survie dans la bienséance de la communauté humaine**, alors il n'y a pas de réponse simple à ces questions.

P. DESGRAUPES : *Monsieur le Professeur, vous avez vous-même dit tout à l'heure à plusieurs reprises que vous pensiez que le devoir élémentaire du savant était de faire partager ses connaissances au plus grand nombre possible, dans les cas où c'était possible. Je voudrais vous poser maintenant une question qui concerne directement la science atomique : pensez-vous que le public en général dans le monde devrait être tenu au courant, devrait être informé peut-être plus que ne l'est, de ce que vous appelez je crois l'actualité atomique et peut-être même de ce que serait une guerre atomique.*

R. OPPENHEIMER : Je le crois bien ; ce n'est pas là la science évidemment, ce sont les conséquences, les mesures pratiques qu'ont prises les gouvernements, le gouvernement américain, le gouvernement soviétique ; je crois que c'est très important qu'on ait une idée bien claire et bien fondée de ce que serait la guerre atomique. J'ai l'impression, je n'en suis pas sûr, qu'en France, on n'a pas cette idée claire, peut-être pas non plus en Amérique, et je crois que c'est un devoir des gouvernements d'être sûr que les populations sachent ce qui pourrait se passer et de quoi il s'agit. On entend toujours, souvent parler des doutes, que si le peuple savait tout ce qu'il y a à savoir, il n'aurait plus du courage. Je ne le crois pas, et je crois que le courage consiste, en agissant avec prudence et avec un peu de fierté en face des faits, et pas en se cachant la vérité.

P. DESGRAUPES : *Oui. Mais vous pensez toutefois que ce devoir d'information du public est un devoir qui incombe non aux savants mais aux gouvernements.*

R. OPPENHEIMER : Évidemment parce que les faits sont secrets et il y a peut-être des moments où il faut violer les lois, mais ce n'est pas une bonne habitude (*Rires*).

P. DESGRAUPES : *Personnellement, vous, personnellement, ce que vous venez de me répondre amène cette question, êtes-vous partisan ou adversaire de la notion de secret en général en matière scientifique.*

R. OPPENHEIMER : Oh, comme tous les savants, j'espère bien qu'il n'y aura plus de secret. C'est très inconvenant, et pour les questions graves de politique, c'est néfaste. Dans mes intérêts professionnels, pour la physique, de Monsieur Leprince-Ringuet et moi, le secret n'a pas gêné beaucoup. Mais pour la technique et pour la politique, ça gênait beaucoup. Et j'espère qu'il y aura bientôt une ère, dans l'histoire humaine, où il n'y aura plus de secrets.

P. DESGRAUPES : *Mais une ouverture.*

R. OPPENHEIMER : Une ouverture, une franchise, une affection, un amour pour la vérité, qui est presque universel.

P. DESGRAUPES : *C'est aussi l'avis de Monsieur Leprince-Ringuet ?*

L. LEPRINCE-RINGUET : Oui, le secret a bien des inconvénients. Et vu par les scientifiques eux-mêmes, quand on organise le secret, eh bien, il y a beaucoup d'inconvénients considérables ; il y a le premier inconvénient, c'est que la science ne progresse pas comme elle devrait progresser, puisqu'il y a des petits groupes qui travaillent en ne sachant pas ce que le voisin fait, par conséquent, on ne peut pas se réunir, on ne peut pas se retrouver, on ne peut pas parler des problèmes que l'on étudie. Et puis, il y a aussi une autre difficulté, c'est que les jeunes gens qui sont les meilleurs, on ne peut pas savoir où ils sont, où ils se trouvent : tout est caché par l'étiquette "Secret". Et puis enfin, c'est l'introduction de mœurs policières dans la recherche qui est très grave, parce que ça enlève l'atmosphère de fraternité qui est nécessaire pour faire de la bonne science. En fait, dans certaines disciplines, le secret n'existe pas ; par exemple, quand on étudie les rayons cosmiques, on peut les étudier sans secret, mais il y a énormément de domaines, plus qu'on ne le pense, dans lesquels le secret intervient, je crois même pour la connaissance de la constante de la gravitation.

P. DESGRAUPES : *Encore une question, Monsieur le Professeur. Pensez-vous que le développement de la science, la recherche scientifique, dans un pays donné, est directement proportionnel à l'importance et au degré de puissance de ce pays ?*

R. OPPENHEIMER : On peut définir l'importance d'un pays par ses contributions à la recherche scientifique (*souriant franchement*). Mais si on ne le fait pas, si on le mesure par la richesse ou par le pouvoir, la puissance, alors, il y a de grandes différences, n'est-ce pas. Après la conquête romaine, la Grèce était restée au sein de la science. Et aujourd'hui, par le génie de quelques hommes, typiquement très peu d'hommes, un pays peut contribuer beaucoup plus que par sa magnitude et son pouvoir. C'est le cas en physique, au Danemark, où le Professeur Niels Bohr est le symbole-même de la physique atomique, alors que le Danemark n'est pas un grand pays.

P. DESGRAUPES : *Que pensez-vous que devrait être d'une façon générale l'attitude des gouvernements et des États à l'égard des savants ?*

R. OPPENHEIMER : (*Souriant.*) Ce que je pense, c'est peut-être pas tout à fait pratique, mais il faut les aimer.

P. DESGRAUPES : *Une dernière question, Monsieur le Professeur, on cite souvent, en France du moins, je pense qu'on le cite aussi en Amérique un mot d'Einstein qui dit : "Si c'était à recommencer, je me ferais plombier.". Et vous ?*

R. OPPENHEIMER : Je suis très content de ce que les conditions de la vie humaine sont telles qu'il ne faut jamais répondre à la dernière question.